

De l'art d'écrire sur tout et sur rien

Notes pour l'enseignant

Dans un article présenté par Québec français (numéro 158, été 2010, p. 48), Godelieve De Koninck – orthopédagogue de formation – avance que les pédagogues reconnaissent de plus en plus l'urgence et l'efficacité de « faire écrire les élèves sur tout et sur rien. »

Reconnaissons aussi que plus on écrit, plus notre manière de lire est transformée; le « lecteur-auteur » remarque la qualité du style, les astuces de construction que l'écrivain a utilisées pour bâtir son histoire, la profondeur des personnages, l'intérêt des dialogues. Ou la douce folie des mots inattendus.

Encouragé au jeu d'écrire, chacun finit par se trouver une manière de raconter, un peu comme le peintre développe une préférence pour certaines techniques. Quelques-uns ne développeront jamais d'engouement pour l'écriture, et c'est normal, il y en a aussi pour faire des boutons à l'idée de l'algèbre ou de la chimie. Mais au moins, une écriture fonctionnelle qui passe bien son message, c'est utile comme savoir gérer son portefeuille et se faire cuire un œuf.

Peut-être que la peur des fautes et des points perdus, la phobie des termes comme « sujet posé » et « sujet divisé » sont des barrages à l'écriture. Alors, faisons sauter les barrages à l'occasion, et jetons-nous comme un Réjean Ducharme à l'assaut de la langue acrobate sur les sujets les plus fous.

But de l'exercice :

- Seul, trouver quelques sujets fous, à développer en trois ou quatre paragraphes.
- Chercher à écrire un bon titre explicite, pour ensuite se concentrer sur l'exploitation de l'idée.
- Si une notation est nécessaire, elle devrait porter uniquement sur l'effet de surprise et l'originalité.
- L'intérêt et l'utilité du jeu d'écrire sur tout et sur rien viennent de sa répétition; il faut un peu de temps pour apprendre à laisser tomber les inhibitions, se donner des permissions, et jongler avec les outils du langage sans craindre de commettre une infraction.
- Et au diable aussi les apparences! Pourquoi ne pas se faire un coin-coin en papier, dans lequel un coéquipier aura mis toutes sortes de mots sortis de son imagination, pour lancer le bal du mot qui démarre tout (exercice 2). Voici une adresse, si jamais on a oublié comment *gogosser* ce petit trucmuche-là : <http://code18.blogspot.com/2010/07/fabriquer-un-coin-coin-en-papier.html>



Photo du coin-coin par Paul Blais. Source : Wikicommons.

1. Exercice d'écriture « avec un sujet »

1) Choisir un sujet farfelu, n'importe lequel; la seule introduction à écrire consiste à présenter en un titre explicite le sujet inventé ou le fait survenu qui a inspiré l'écriture. Un titre évocateur serait par exemple : « Hier, il a plus des grenouilles sur la ville de Québec. »

2) Écrire trois paragraphes pour raconter *l'avant, le pendant et l'après*. Si nous reprenons notre sujet des grenouilles, ça reviendrait à décrire a) le temps qu'il faisait avant que pleuvent les grenouilles et les lieux; b) si elles sont tombées en grand nombre, sur qui ou sur quoi, la surprise que cette chute extraordinaire a provoquée, etc.; c) les événements qui ont suivi cette pluie insolite.

3) Écrire un paragraphe de conclusion, même si la conclusion n'a pas de rapport évident avec le cœur du texte. Par exemple, dans le cas de notre averse extraordinaire, des restaurants pourraient avoir mis au menu du soir des cuisses de grenouilles.

L'important est de choisir un sujet qui nous inspire assez pour porter notre imagination sur 250 à 300 mots. Un bon titre est souvent un bon coup d'envoi.

2. Exercice d'écriture « avec pas de sujet »

Les sujets d'écriture imposés font parfois suer... mais est-ce plus facile d'écrire sur rien? Non, pas vraiment. Pourtant, c'est une belle occasion de se laisser aller à délirer! Pas de syndrome de la page blanche, pas d'objectif précis, pas de dissertation à faire. Il faut simplement trouver des mots qui, réunis par quelques règles de construction (sujet, verbe et complément – dans l'ordre ou le désordre), font une espèce de musique à l'oreille. Car il faut bien avouer que lorsqu'on lit ou qu'on écrit, on entend généralement les mots dans sa tête.

Écrire sur rien, ça veut dire laisser son imagination partir d'un mot ou d'une phrase qui nous rentre soudain dans la tête, puis se laisser aller à enchaîner des phrases ou des idées sans chercher à fabriquer une histoire particulière.

Au diable le titre, l'introduction et la conclusion! Pour se guider et démarrer, voici quelques idées :

1) On peut tout garder dans un même grand paragraphe, nul besoin de diviser son « pas de sujet ».

2) Il faut faire en majorité des phrases conjuguées, mais on doit aussi glisser quelques phrases dites « ellipses ». Par exemple dans la phrase « Chacun son tour. », le verbe est sous-entendu. On peut aussi utiliser des adjectifs seuls, pour l'effet. Ce genre d'alternance dans la construction pourrait donner ceci : J'étais assis dans mon fauteuil quand le chien s'est jeté sur moi. Quel traître, ce chien. Hypocrite.

3) Écrire « avec pas de sujet », ça veut dire qu'on peut partir de n'importe où et arriver nulle part. À la fin de 25 phrases, on pourrait tout aussi bien effacer les deux premières, en rajouter une dans le milieu et deux à la fin, et ça ne changerait sans doute pas grand-chose au sens du contenu. La musique des phrases s'en trouverait cependant modifiée.

L'idée, c'est de regarder où s'en va notre crayon, comme s'il avait sa propre autonomie.

De quoi donner à un crayon le goût de « se lâcher lousse »

Devinez qui a écrit ceci...

Écrivons n'importe quoi. Écrivons jusqu'à ce que le sommeil nous prenne. Il faudra que le sommeil nous prenne avec des gants d'amiante; car nous sommes brûlants comme du fer fondu, du fer en fusion. Nous n'avons rien fait aujourd'hui. Nous avons tué le temps. Moi, cela m'a écoeuré. Chateaugué, cela lui a plu, elle a paru s'amuser. Elle a ri toute la journée, si je m'en souviens bien. Allons boire de l'eau. Les enfants disent lolo lolo au lieu de dire eau. Les enfants sont purs. Quand l'enfant est triste, sa mère lui dit : « Tu ne sais plus ce que tu veux. » Vouloir quelque chose qu'on est assez grand pour attraper. Si on est assez grand, on l'attrape et après on ne sait plus ce qu'on veut. Vouloir quelque chose qu'on est pas assez grand pour attraper. On saute, on saute, on saute! ou on ne saute pas : car on sait que c'est juché trop haut, qu'il est inutile de sauter. Je suis en train d'écrire un chef-d'œuvre de littérature française. Dans cent un ans, les enfants d'école en apprendront des pages par cœur. Mais je ne veux pas de gloire. Il y en a qui veulent de la gloire et qui, hélas! n'écriront jamais de chef-d'œuvre de littérature française. La gloire, c'est comme un dictionnaire. Un dictionnaire, c'est comme une porte : cela s'ouvre et se ferme. Un désert, c'est comme une allumette; mais c'est beaucoup plus grand qu'une allumette. Mais, il y a beaucoup plus d'allumettes que de déserts. C'est comme les Chinois. Il y a beaucoup plus de Chinois que de violons. Si les Chinois avaient chacun un violon, il y aurait plus de violons que de Chinois. On le verrait bien en additionnant les violons des Chinois et les violons des Canadiens français.

Indices : L'auteur est né au Québec en 1941. Après que son premier manuscrit tout gribouillé à la main a été refusé par quelques éditeurs québécois, l'auteur s'est tourné vers l'éditeur français Gallimard, chez qui il a ensuite tout publié. On fête ses 70 ans cette année... Dernier indice : on est tombé sur le dos quand à 24 ans, il a offert une première œuvre aussi dérangeante que belle : *L'avalée des avalés*. L'extrait qui précède est tiré de *Le nez qui voque*.